

New Europe College Yearbook 1994



IRINA NICOLAU
H.-R. PATAPIEVICI
DOREL ȘANDOR
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA
SORIN VIERU

New Europe College
Yearbook 1994

IRINA NICOLAU
H.-R. PATAPIEVICI
DOREL ŞANDOR
NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA
SORIN VIERU

Foreword

ANDREI PLEŞU

Afterword

WOLF LEPENIES



HUMANITAS
BUCUREŞTI

Cover design
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editor
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1996

ISBN 973-28-0717-2

New Europe College can be found at
Str. Tache Ionescu 1, 71100 București 1
Tel/Fax: + (40) 1 2107609/6592565
e-mail: nec@ap.nec.ro

Contents

New Europe College. A Short Overview

7

ANDREI PLEȘU

New Old Europe

9

IRINA NICOLAU

Moi et les musées du monde

13

H.-R. PATAPIEVICI

A Theory of the Internal Medium

43

DOREL ȘANDOR

Political Risk in the Transition of Post-Communist Societies

93

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est

123

SORIN VIERU

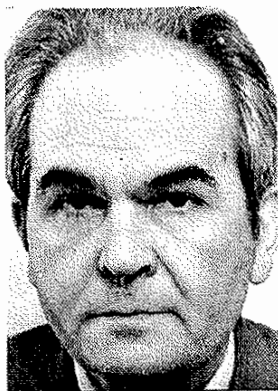
Faits historiques et histoires: une approche logique

143

WOLF LEPENIES

Complaints of a Reader, Freezing for the First Time in the West

169



NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Né à Bucaret en 1941

Études de philologie classique à l'Université de Bucarest

Docteur ès lettres de la même université

Diplômé de l'École internationale de langue et culture néogrecques
de Thessalonique

Conduit des recherches de byzantinologie, balkanologie
(histoire de la romanité balkanique surtout)

Travaux de philologie grecque classique et néogrecque

Maître de recherche à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest

Maître de conférences à l'Université de Bucarest

(enseigne la byzantinologie et le grec ancien)

Nombreux ouvrages (personnels ou en collaboration)

sur l'histoire de Byzance, des Pays Romains

Traductions de textes du grec ancien (Platon)

et du grec médiéval (Anne Comnène), ainsi que de textes néogrecs

Communications à de différents colloques sur l'histoire des Balkans
et sur la philologie grecque

Adresse: Institutul de Studii Sud-est Europene, Universitatea București,
Bd. Republicii 13, 22159 București, Romania, tel. +(40) 16144996.

La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est

Le cas de la Roumanie

La faillite de l'idéologie communiste et l'implosion de l'Empire soviétique posent à notre monde un problème particulièrement embarrassant: celui de l'intégration européenne des anciens pays communiste de l'Est. La plupart des hommes d'Etat et des intellectuels de ces pays, suivis de près par la majorité de leurs concitoyens, ne cessent de proclamer leur volonté d'agir en vue de l'édification d'une Europe nouvelle, d'une Union européenne élargie notamment par l'intégration des anciens satellites de Moscou. Ils n'oublient pas d'y ajouter que ces pays de l'Est n'aspirent, en fait, qu'à rentrer chez eux, dans cette maison commune de l'Europe qui n'est pas une invention de Gorbatchev, mais une vieille réalité démolie par l'action commune des deux systèmes totalitaires du XX^e siècle: le bolchévisme et le nazisme. Ils font état donc, avec un certain pathétisme de bon aloi, de la vocation européenne de leurs pays, évoquant leur fidèle attachement aux valeurs de ce qu'on appelle la «civilisation européenne», leurs anciens combats pour une certaine idée de l'Europe, libérale et démocratique, le drame qu'ils ont vécu après avoir été sacrifiés, au nom des raisons stratégiques de l'Occident, aux ambitions impériales de Staline. Selon ces gens, les pays de l'Est, les nations autrefois captives de l'Union Soviétique, appartiennent par nature à l'Europe, unitaire dans sa diversité culturelle, d'où seul un accident de l'histoire moderne les a arrachées.

De leur côté, les hommes d'Etat et les intellectuels de l'Europe occidentale, acceptant en principe l'idée de l'élargissement de l'Union par l'intégration des pays de l'Est et agissant effectivement à cette fin, se font un devoir d'avertir l'opinion publique des difficultés que ce processus implique, des changements au niveau des institutions et des mentalités qu'il suppose, de sa durée, plus longue que ne le voudraient les nations encore captives il n'y a pas longtemps. Il y a même des politiciens et des commentateurs qui ne cachent guère leur scepticisme à l'égard de la possibilité d'une intégration totale de l'Europe géographique «de l'Atlantique à l'Oural» ou bien de son utilité politique. La principale raison de toutes ces réserves exprimées par les Occidentaux quant à l'élargissement de l'Union Européenne par l'intégration des pays

de l'Est c'est la dissemblance entre le monde libre et l'ancien monde communiste. Cette dissemblance, créée par les régimes totalitaires imposés dans les pays de l'Est après la dernière guerre mondiale, au mépris des conventions conclues entre les vainqueurs de l'Allemagne hitlérienne, dissemblance manifeste dans tous les domaines de la vie humaine, au niveau de l'individu ainsi que des sociétés, n'est ni fatale, ni définitive. Elle sera, dit-on, anéantie par l'effort conscient des nations de l'Est elles-mêmes, assistées et aidées, certes, par l'Occident. Cette manière de concevoir l'avenir de l'Europe au lendemain de la chute du communisme rend aux peuples des pays satellisés jadis par l'Union Soviétique l'espoir déçu il y a cinquante ans, lors de l'écroulement du Reich nazi, elle aiguise la pensée et la volonté politique créatrice de tous les européens, en leur proposant un but commun.

Il existe cependant une autre conception de l'avenir des pays de l'Est et de leur place en Europe, conception de beaucoup moins encourageante pour ces derniers. Selon certains historiens et anthropologues occidentaux, les pays de l'Est dont la majorité des habitants professent la foi chrétienne suivant le credo de l'Eglise orientale, qui se dit orthodoxe, appartiendraient à une autre civilisation que celle des pays de l'Europe proprement dite, Europe occidentale de tradition principalement catholique et latine, à savoir à la civilisation byzantine, de tradition constantinopolitaine et hellénistique, fortement imbues d'éléments d'origine orientale, asiatique et slave. Les traits distinctifs de cette civilisation, par ailleurs brillante, qui a survécu à Byzance elle-même par l'Eglise orthodoxe, seraient, entre autres, le despotisme, la centralisation excessive et le bureaucratisme dans le domaine de la vie étatique, le dogmatisme, l'intolérance et le mysticisme dans la vie religieuse, l'esprit d'imitation et le manque d'originalité dans la vie intellectuelle, le classicisme, le formalisme et le maniérisme dans la création artistique. Plus que le communisme, ce serait ce byzantinisme qui aurait rendu l'Europe orientale tellement différente de l'Europe occidentale, attachée depuis des siècles aux valeurs de l'humanisme, de la liberté et du progrès. C'est le byzantinisme, dit-on, qui, au XIX^e siècle, aurait fait échouer dans les pays de l'Est le programme libéral et démocratique de développement qui leur était proposé par une mince élite intellectuelle de formation occidentale, et c'est encore lui, ose-t-on parfois insinuer, qui aurait corrompu, au XX^e siècle, dans ces pays, le socialisme révolutionnaire de Karl Marx et Friedrich Engels, cette idéologie généreuse, conçue dans l'esprit de l'humanisme occidental! Ce byzantinisme semble vouer à tout jamais les pays de l'Est, qu'il a marqué de son sceau, à une existence marginale, au delà des frontières de l'Europe occidentale dont ils ne sauraient assimiler l'esprit.

Partageant l'idée que le byzantinisme est le trait distinctif des pays de l'Est à tradition chrétienne orthodoxe, certains hommes de lettres de ces pays se font un devoir de dénoncer à leur tour l'incompatibilité entre la civilisation byzantine et la civilisation européenne, d'avertir leur concitoyens des dangers et malheurs qui pourraient découler d'une éventuelle intégration européenne de leurs pays. Ils le font pourtant au nom des valeurs de la civilisation byzantine qu'ils entendent défendre contre les critiques, selon eux, non justifiées, formulées à son égard par une Europe athée, matérialiste, moralement corrompue, qui aurait remplacé le culte orthodoxe de Dieu par l'adoration idôlatre de l'homme. Ces défenseurs de Byzance, le plus souvent improvisés, vont jusqu'à rendre responsables la pensée scolastique médiévale et la philosophie cartésienne de l'apparition du marxisme-léninisme qui n'en serait que la conséquence ultime.

Rallumée de nos jours par le débat au sujet de l'intégration européenne des pays de l'Est, dans un esprit manichéen qui fait également fi des progrès de la science historique et du développement de la conscience européenne, la controverse portant sur la place et le rôle de Byzance dans l'histoire de l'Europe est tout aussi ancienne que la rivalité entre Rome et Constantinople qui l'engendra. Chacune de ces deux capitales de l'Empire romain chrétien, dont l'Europe contemporaine n'est, au fond, que l'avatar, a toujours nourri l'ambition d'en rester la seule, arguant de l'inanité des aspirations de l'autre. Ce n'est pourtant qu'après les grandes invasions barbares — germanique, slave, bulgare et arabe — qui brisèrent l'unité politique du monde gréco-romain, préservée jusqu'alors par l'Empire, en principe un et indivisible, et altérèrent son homogénéité culturelle, générée par la formation traditionnellement bilingue, grecque et latine, de ses élites, que cette rivalité prit, peu à peu, l'aspect d'une confrontation entre deux civilisations différentes: la civilisation médiévale occidentale, latine, féodale et catholique, centrée sur Rome et la civilisation dite byzantine, grecque, impériale et orthodoxe, centrée sur Constantinople. Sans sous-estimer les traits distinctifs, de plus en plus accusés au cours des siècles, qui séparent la civilisation médiévale occidentale de la civilisation byzantine, il me semble toutefois qu'ils n'ont jamais supplanté leurs traits communs. Il y a toujours eu entre ces deux composantes de la civilisation chrétienne du Moyen Âge européen un air de famille dû, certes, à leur communauté de foi, d'origine, de tradition culturelle et politique. En dépit des ruptures, marquées par des événements historiques tels que le couronnement de Charlemagne comme empereur romain, en 800, le grand schisme qui déchira l'Eglise chrétienne, en 1054, la conquête de Constantinople par les croisés, sous l'impulsion de Venise, en 1204, le sentiment de cette communauté de

valeurs et de souvenirs ne s'effaçait complètement de l'âme des Byzantins, ni des Occidentaux. Frères ennemis, ils ne devinrent jamais des étrangers les uns aux autres et leur commerce ne fut rompu. Ce qui plus est, l'idée de refaire l'unité de l'ancien Empire romain dont ils revendiquaient également la légitime succession et de réaliser l'union de toute la chrétienté les hanta sans cesse et les incita à former, séparément ou de concert, des projets à cette fin, qu'ils s'appliquèrent avec zèle à accomplir, malheureusement sans y parvenir, jusqu'à la chute de Byzance, en 1453. Ce ne sont pas seulement les divergences théologiques et idéologiques, tellement frappantes et tant de fois invoquées, entre les «Grecs» et les «Latins», l'obstination des uns à défendre le caractère synodal de l'Eglise et l'idéologie constantinopolitaine de l'Empire, l'intransigeance des autres sur le principe de la primauté romaine qu'ils voulaient imposer au monde byzantin, même au prix d'une croisade contre les «schismatiques», qui ont fait échouer ces tentatives d'intégration, dirais-je, européenne. La cause profonde de leur échec est le décalage entre l'Occident, en pleine expansion depuis le XI^e siècle, d'un côté et une Byzance épuisée par sa longue histoire, amoindrie, encerclée par des ennemis, sans ressources, ayant perdu toute capacité d'initiative créatrice, de l'autre. En raison de ce décalage, il était inévitable que l'intégration médiévale de l'Europe devienne, en réalité, une conquête de Byzance et de son Commonwealth par l'Occident. C'est ainsi qu'au lieu de les faire se rapprocher les uns des autres, la tentative de refaire leur union d'antan divisa davantage les «Grecs» et les «Latins» et les incita à engager les uns contre les autres une polémique véhémement et pénible, à des accents haineux et vindicatifs, source de tous ces préjugés hostiles, de ces poncifs méprisants et injurieux, que l'analyse critique des historiens avaient, croyait-on, réduits à néant, mais la passion politique se plaît, semble-t-il, à ressusciter de nos jours.

L'idée de l'Europe moderne naquit et se développa en Occident, la civilisation européenne est une création de l'Occident, c'est l'Occident qui a pris l'initiative et les lourdes responsabilités de la construction politique européenne. Il faut cependant ne jamais oublier que l'Europe moderne est plus byzantine qu'on n'arrive à le croire et qu'on n'aime à le dire. En effet, c'est le contact avec les émissaires et les exilés byzantins, en quête d'aide ou de refuge en Occident sous la menace de l'invasion ottomane, qui a permis aux humanistes italiens du XV^e siècle de recouvrer les sources grecques de notre civilisation. Des gens comme Manuel Chrysoloras, Jean Argypoulos, Démètre Chalcocondylès, Georges Gémiste Pléthon, le cardinal Bessarion ont révélé aux Occidentaux les merveilles de la littérature grecque de l'Antiquité, que Byzance avait su conserver, les subtilités et la profondeur de la pensée

théologique des Pères grecs de l'Eglise, qu'elle avait non seulement vénérés, mais aussi étudiés avec soin, l'originalité, enfin, de cette littérature byzantine, qui n'était pas qu'un pastiche des textes classiques. Ils ont rédigé les premiers manuels sur lesquels l'Occident se mit à apprendre le grec, depuis longtemps oublié. C'est donc le contact avec la culture byzantine qui a rendu possible l'épanouissement, dès l'aube de la Renaissance, de la conscience européenne au sens plein du mot. Outre le patrimoine culturel de l'Antiquité et la patrologie grecque, il y a d'autres éléments constitutifs de sa civilisation dont l'Europe moderne est redevable à Byzance. Paul Lemerle comptait parmi ceux-ci: la codification du Droit, un certain sens de l'Etat, la conception de l'enseignement universitaire laïque, l'humanisme chrétien, cet art de la vie sociale civilisée qu'il appelle du nom grec de *politeia*. Agostino Pertusi, qui a patiemment étudié l'évolution de la byzantinologie européenne depuis la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle, n'hésite pas à affirmer que «l'attention prêtée à l'histoire politique et religieuse de Byzance — même si au commencement seulement de reflet — ne s'épuisa pas en elle-même, mais débuta plus tard à une remise en valeur implicite des aspects les plus positifs et les plus intéressants de la civilisation byzantine et à une insertion de celle-ci comme composante fondamentale de la civilisation occidentale». Plusieurs facteurs ont contribué, selon le grand savant italien, à créer aux XVI^e-XVII^e siècles un intérêt et même une sympathie pour Byzance et sa civilisation en Europe occidentale: un facteur psychologique et politique — l'inquiétude causée par l'avance ottomane, un facteur culturel — la découverte par les humanistes du monde grec ancien et byzantin, un facteur d'ordre scientifique — les tentatives d'élaborer une histoire universelle, un facteur religieux — le désir des milieux protestants d'abord, ensuite des représentants de la Contre-réforme de mieux connaître la doctrine et l'histoire byzantine de l'Eglise orthodoxe et leur aspiration à s'en faire, les uns comme les autres, un allié dans la lutte qui les opposaient. Il est sûr et certain qu'à l'époque ou commence l'émancipation de la société occidentale du féodalisme, où l'ancienne unité médiévale de l'Europe est remplacée par un système d'Etats nationaux centrés sur l'absolutisme monarchique, il y a eu aussi un regain d'intérêt et d'admiration pour Byzance auquel nous devons l'apparition et le développement à un rythme rapide, sans pareil, de la byzantinologie scientifique. Ce fut en France, sous le règne de Louis XIV, l'âge d'or des études byzantines. Si, par la suite, l'Europe des Lumières a fait preuve d'une totale incompréhension envers Byzance, dont elle condamnait au nom de la raison, de la liberté de l'homme et de sa dignité, le prétendu obscurantisme religieux, le despotisme tyrannique, la barbarie tout court, n'oublions pas qu'elle n'éprouvait pas plus de tendresse pour l'Occident

médiéval, qu'elle tournait en dérision pour les mêmes motifs, en partant des mêmes critères. En revanche, si l'Europe romantique n'a pas eu le goût de la civilisation cosmopolite, artificielle et citadine par excellence, de Byzance, c'est parce qu'elle chérissait davantage le particularisme national, la simplicité et la spontanéité prêtées au folklore, le milieu rural, ainsi que le souvenir d'un Moyen Âge idéalisé, chevaleresque et religieux, qui avait eu son heure de gloire avec la conquête de Constantinople par les croisés. Tout ce que je viens de dire prouve que l'attitude de l'Europe occidentale à l'égard de Byzance, de sa civilisation et de son souvenir n'a été ni immuable, ni forcément hostile. Les critères du jugement occidental sur Byzance ont changé au cours des siècles, au même rythme que l'Europe elle-même. Ce sont en dernière instance, les options idéologiques, les variations de la sensibilité et le jeu des intérêts qui ont dicté aux générations successives d'Européens leur attitude envers ce monde byzantin, qu'ils n'ont jamais regardé comme étranger.

Si l'Occident est plus byzantin qu'on ne le croit, l'Est européen l'est moins qu'on ne le veut. Pour ce qui est du Sud-Est européen, qui nous occupe particulièrement ici, après avoir été dominé et modelé par Byzance pendant un millénaire, il fut conquis par les Turcs et devint partie intégrante de l'Empire ottoman au XV^e siècle, pour recouvrer sa liberté aux XIX^e-XX^e siècles. Il fut donc pendant plus de quatre siècles, l'Europe ottomane. L'Empire ottoman qui prit la relève de l'ancien Empire chrétien sur le Bosphore, aquis certes, en vertu des lois de la géopolitique, les caractères de celui dont il était, de fait, le successeur: il s'empara, à l'exception des Russes, de l'hégémonie sur la plupart des Chrétiens de confession orthodoxe qu'il exerça à sa façon et remplit, à sa manière, les fonctions de grande puissance située au carrefour des voies maritimes et continentales reliant l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Redouté d'abord pour sa force et son agressivité, combattu ensuite comme ennemi de la foi chrétienne et des intérêts vitaux, souvent divergents du reste, des nations civilisées, il fut finalement accepté dans le concert des puissances européennes, en tant que facteur d'équilibre, tout comme l'avait été, avant lui, Byzance. C'est ainsi que, tout en restant fidèle à ses origines asiatiques et islamiques, l'Empire ottoman dut s'adapter aux réalités byzantines et balkaniques, moulées, celles-ci, sur le modèle byzantin, il fut obligé à tolérer la survivance de certains éléments constitutifs de la civilisation byzantine, se portant garant, devant l'Europe, de leur sauvegarde, il fut contraint de permettre l'épanouissement quasiment libre de la vie spirituelle et culturelle des Chrétiens, ainsi que leurs contacts avec la chrétienté occidentale, en un mot, il s'europanisa par le byzantinisme adopté pour survivre. Ce serait pourtant une erreur grave de la part des historiens que de prendre au pied de la lettre l'ex-

pression tellement suggestive «Byzance après Byzance», cette trouvaille dont on a trop souvent usé et abusé par la suite, placée par Nicolae Iorga en titre d'un de ses meilleurs livres. L'illustre savant avait, sans doute, raison, lorsqu'il s'appliquait à démontrer, à l'encontre de ses devanciers dominés par des préjugés hostiles aux Ottomans et de ces collègues turcs, entichés de nationalisme, qu'il n'y a pas eu solution de continuité dans la vie byzantine après 1453, que la civilisation byzantine a survécu à la chute de Byzance par les autonomies locales des Chrétiens, par l'Eglise orthodoxe, par les archontes grecs de la Capitale et des provinces, par l'école et la culture chrétiennes, par l'attachement des princes roumains, vassaux et non pas sujets de la Sublime Porte, à l'idée byzantine, par l'élite phanariote qui, après avoir collaboré avec les autorités ottomanes et contribué largement à l'insertion de l'Empire islamique dans le monde européen, prépare la renaissance de la nation hellénique et la révolte des Chrétiens balkaniques, par la diaspora grecque de l'Occident et tout cela par les Ottomans eux-mêmes, épris de l'idée byzantine d'Empire et des merveilles de la civilisation grecque chrétienne et résolu à leur faire vivre une vie nouvelle. Il faut néanmoins ne pas oublier que, tout en préservant certaines formes byzantines de la vie sociale et spirituelle, tout en maintenant certaines institutions byzantines de la chrétienté orientale et tout en empruntant certains éléments de la civilisation byzantine, l'Empire ottoman leur en a altéré la substance. Il alla jusqu'à faire de l'Eglise orthodoxe, à laquelle, à l'instar de Byzance, il concéda certains privilèges conçus dans l'esprit de l'islamisme, un associé à l'œuvre de gouvernement des Chrétiens, mais, à la différence de l'Empire byzantin, il confondit confession et nation, amalgama la religion et la politique encourageant ainsi le développement d'un nationalisme grecque farouche et fanatique, il transforma en mosquées les plus beaux édifices consacrés au culte chrétien, en commençant par la cathédrale de Sainte-Sophie, il rabaisa la condition civile de tous les Chrétiens, les clercs y compris, et n'hésita jamais, au besoin, de les persécuter ou de les corrompre. Il encouragea la montée sociale et politique des archontes et des Phanariotes, dont il fit ses collaborateurs les plus proches et ses serviteurs les plus obséquieux, mais, par ce fait même, il contribua à l'apparition d'un type humain peu recommandable, tout inférieur au type byzantin, dans lequel la brillante intellectuelle s'alliait à la bassesse morale, le conformisme au cynisme, l'humilité devant les grands à l'arrogance envers le petit peuple, le type, autrement dit, du collaborationniste, qui manque de foi et de fidélité authentiques, mais qui veut se faire passer pour crédible auprès de tous. L'Empire ottoman fut, à certains moments de son histoire, richissime, mais son opulence était due principalement à l'extorsion sans scrupules de tributs aux pays

satellisées, tels que les Pays Roumains, sous menace d'intervention brutale dans leurs affaires intérieures, à des actes de spoliation arbitraire, à une politique fiscale oppressive, à la vénalité sans bornes et presque officialisée des charges et des fonctionnaires, à la pratique du monopole imposé par la force aux voisins assujettis, bref, au parasitisme d'un Etat qui, beaucoup plus que l'Empire byzantin, n'a jamais encouragé l'accroissement de la productivité par le progrès technique et par la liberté d'initiative et de mouvement, entravant de la sorte le développement de l'économie, de la société et de la civilisation. Quant à la fameuse tolérance en matière de religion de l'Empire ottoman, tellement vantée par les écrivains de l'époque des Lumières, acharnés contre l'Eglise catholique et le christianisme, elle supposait la prééminence indiscutable de l'Islam, extériorisée dans des formes souvent vexantes pour les Chrétiens et n'excluait point la conversion, par force ou par intérêt, rarement par conviction, à l'islamisme de collectivités entières ou d'individus désireux de faire carrière, ni, au besoin, le massacre des infidèles. En dépit de tout ce qu'ils ont de commun l'un avec l'autre, on ne saurait donc jamais confondre l'Empire byzantin et l'Empire ottoman. Si l'Empire byzantin a été pendant un millénaire, un facteur d'eupéanisation des pays de l'Est, la Russie y compris, ainsi qu'un rempart de la civilisation européenne, l'Empire ottoman a arraché à l'Europe, pour des siècles, les pays orthodoxes du Sud-Est, qu'il a marqués de son sceau, provoquant la première fracture vraiment grave de l'unité européenne.

L'Empire ottoman avait compromis le byzantinisme, qu'il avait singé et altéré, tâchant d'en faire un instrument de sa domination et de le détourner de sa fonction européenne. La révolution par laquelle, aux XIX^e et XX^e siècles, les peuples du Sud-Est européen, émergeant de l'Empire ottoman éclaté, recouvrent leur identité nationale et leur liberté politique, l'a éliminé. Elle l'a fait au nom des grands principes promus à cette époque par une Europe occidentale en expansion, que ces peuples aspirent à rejoindre, à savoir le nationalisme, l'individualisme, le libéralisme, la démocratie, la laïcité. Plus que jamais dans leur histoire, les peuples jusqu'alors soumis à l'Empire ottoman proclament, tous, leur volonté d'intégration européenne et, soutenus par l'Occident, s'emploient activement à la réaliser. On s'attache à transformer radicalement, au nom de la modernisation et de l'eupéanisation, toute les structures institutionnelles et toutes les habitudes mentales, ce qui fait changer réellement d'aspect, sinon toujours en profondeur, la vie politique, sociale, intellectuelle, économique et même la vie quotidienne et les mœurs, dans tous les pays de l'Est. Agir en Européens, se retrouver en tant qu'Européens, rentrer dans la grande famille des nations européennes, se montrer dignes de

l'Europe «qui nous regarde», voilà les grands slogans de l'époque. Cette ardeur pousse parfois les gens de l'Est à des gestes irréfléchis, voire ridicules, qu'une littérature très sensible au contraste entre la réalité et les apparences ne tarde pas à saisir et à tourner en dérision, en Bulgarie comme en Roumanie, en Serbie comme en Grèce. Les esprits conservateurs ou bien tout simplement plus sensés avertissent des dangers de l'imitation superficielle de l'Occident moderne par une société mal préparée à le comprendre et à en assimiler l'esprit authentique. C'est la théorie des formes dépourvues de substance qui a provoqué, en Roumanie, une polémique étirée sur quelques décennies. Mais personne n'ose, à cette époque, mettre en doute la nécessité de ce processus d'eupéanisation, le devoir de chaque citoyen de servir, pour le bien de la nation, cette évolution. La fascination exercée par la civilisation européenne est tellement grande qu'on en vient à se montrer parfois injuste et peu compréhensif, hostile même, envers la tradition nationale. C'est ainsi que dans presque tous les pays ayant subi jadis la domination ou l'influence de Byzance, l'adversité envers le byzantinisme est à la mode. Les Grecs, eux-mêmes, font le procès du byzantinisme qu'ils répudient comme étranger à la nature profonde de la nation, dont la seule expression authentique serait celle que lui a donnée l'Antiquité classique, jusqu'au moment où l'historien Constantin Paparrigopoulos redonne à Byzance la place qui lui convient dans l'unité du développement historique de l'hellénisme et fait sortir son peuple de ce qui Dionysos A. Zakythinos n'hésitait pas à appeler une véritable crise de conscience nationale. Des mesures administratives et des réformes législatives destinées à liquider toute survivance byzantine dans la vie publique des pays orthodoxes de l'Est accompagnent cette répudiation théorique de Byzance. Ce sont, en Roumanie, la sécularisation des biens monastiques et la subordination de l'enseignement théologique à l'autorité laïque qui témoignent du sérieux du mouvement eupéanisant dans ces pays de l'Est, auxquels on reproche de nos jours l'attachement à Byzance. L'esprit et les formes de la civilisation européenne, telles que l'Occident libéral, national, démocratique et laïque les avaient conçues, étaient bel et bien enracinées dans les pays de l'Est au moment où ils furent occupés par l'Empire soviétique. C'est au nom des valeurs de la civilisation européenne que les pays de l'Est s'opposèrent à l'instauration du régime totalitaire communiste, au prix de tant de sacrifices de la part de leur élite politique et intellectuelle. L'instauration du régime communiste dans les pays orthodoxes de l'Est, comme d'ailleurs dans les pays catholiques ou protestants, s'est réalisé par la force, dans les circonstances historiques qui la favorisaient et qui la rendirent, finalement, inévitable. Le pré-

tendu byzantinisme de ces pays, éliminé déjà par la révolution libérale, n'y fut pour rien.

Il en va de même des mouvements totalitaires d'extrême droite qui, dans la vingtaine d'années qui sépare les deux grandes conflagrations mondiales du XX^e siècle, périodes de trêve d'armes aux couleurs illusives de la paix, évincèrent la démocratie en plusieurs pays de l'Europe. Il me semble tout aussi inexact qu'injuste d'affirmer que les pays orthodoxes de l'Est étaient plus propices, de par leur passé byzantin, à l'éclosion du fascisme, des mouvements nationalistes extrémistes et de l'antisémitisme. La civilisation byzantine, chrétienne et impériale, cosmopolite par surcroît, n'avait rien à voir avec le nationalisme et le racisme engendrés par les idéologues de l'âge moderne et contemporain. Le régime des Juifs, en tant que communauté religieuse, à Byzance n'était guère plus oppressif que celui dont ils jouissaient en Occident, mais plutôt plus tolérant. Je rapelle, en passant, que l'esprit de croisade est resté toujours étranger à Byzance, qui a toujours regardé d'un œil critique, Anne Comnène et Nicéas Choniates en témoignent, l'offensive déclenchée au nom de l'honneur du Seigneur contre les infidèles et qui a cherché à deviner ses raisons réelles. Je me rappelle aussi que les grands doctrinaires des mouvements totalitaires d'extrême droite, nationaliste et racistes, du XX^e siècle ne sont pas issus du monde de tradition byzantine de l'Europe de l'Est, mais, tout comme les chefs politiques qui tâchèrent de les faire aboutir, de l'Occident. Je ne veux pas, ce faisant, m'ériger en défenseur de Byzance, mais tout simplement faire remarquer que les phénomènes de crise de la civilisation européenne du XX^e siècle ne sauraient être expliqués à l'aide de préjugés simplistes et de raisonnements réductionnistes. Il est vrai, certes, que, dans les pays orthodoxes de l'Est, les mouvements d'extrême droite ont abusé de l'orthodoxie, par laquelle ils voulaient se donner une légitimité, ainsi que du souvenir de Byzance, dont ils ont exalté de manière mythifiante les vertus, afin de se créer une apparence de grandeur historique. Tout mouvement de ce genre, n'importe où en Europe, a usé et abusé de la tradition spirituelle et historique du lieu. Et, tout comme les mouvements similaires d'ailleurs, les mouvements extrémistes de droite de l'Est, tout en utilisant à leurs fins l'orthodoxie et le byzantinisme, n'ont pas hésité à leur attribuer un sens plus ou moins différent de celui qui était le leur, des fonctions qui leur étaient étrangères. C'est ainsi que, pour certains doctrinaires roumains, tels que Nae Ionescu et Nichifor Crainic, l'appartenance à l'Eglise orthodoxe devint le seul critère de la nationalité roumaine authentique, tandis que la civilisation byzantine devint presque synonyme de l'Eglise orthodoxe, ce qui sent l'hérésie à plein nez. Le modèle inspirateur de ce genre de raisonnements n'est pas d'ailleurs byzantin,

ni fidèle à la pure tradition byzantine. Il est à chercher aussi bien dans les spéculations des slavophiles russes, brillamment disséquées par Alain Besançon, qui en a démontré le pseudo-byzantinisme, que dans les théories des hommes de lettres et philosophes de la culture comme Oswald Spengler et Hermann von Keyserling ou dans l'idéologie de l'Action Française. Il s'agit donc, somme toute, de l'influence exercée sur les intellectuels de l'Est par certains courants d'idées de l'Europe contemporaine et pas du tout d'une résurgence du byzantinisme.

L'Eglise orthodoxe est-elle le cheval de Troie dont il faut se méfier parce qu'elle pourrait introduire furtivement dans la nouvelle cité européenne le ferment dangereux du byzantinisme, ainsi que nous invitent parfois à croire ses détracteurs? Est-elle, en raison de son long passé byzantin, complètement asservie à tout pouvoir séculier? Est-elle vraiment marquée depuis toujours par un phylétisme qui l'a amenée à trahir la catholicité du christianisme? On a là quelques-uns des préjugés négatifs, devenus lieux communs de la rhétorique anti-byzantine. Chacun vaut une étude à part. Je me bornerai ici à faire remarquer, tout d'abord, que civilisation byzantine et Eglise orthodoxe sont deux réalités différentes, qu'il serait inexact du point de vue de la science historique et incorrect de celui de la théologie chrétienne de les confondre. Byzance ne fut pas toujours un Empire orthodoxe au sens plein du mot dans son acception théologique, elle fit de l'iconoclasme, qui est une hérésie dénoncée comme telle par la papauté à son époque, la doctrine officielle de l'Etat, aux VIII^e-IX^e siècles, le noyau d'une «orthodoxie» politique qu'elle imposa brutalement à ces citoyens, sans pour autant renoncer à son identité byzantine. Quant à l'Eglise orthodoxe, pas nécessairement liée à un byzantinisme de quelques siècles plus jeune, elle sut s'adapter aux exigences séculières d'autres civilisations — la civilisation ottomane, islamique, la civilisation moderne, libérale et démocratique, le système communiste même, athée et persécuteur de toute religion — sans pour autant renier sa doctrine et sa tradition. Faire de l'hypostase byzantine de l'Eglise orthodoxe la seule forme d'existence ecclésiale correcte, disait le grand byzantiniste que fut le Père Jean Meyendorff, c'est tomber dans l'idôlatric, car la civilisation byzantine, comme toute civilisation, se meurt, tandis que l'Eglise, elle, est éternelle. Je ferai remarquer, ensuite, qu'il serait totalement inexact de soutenir, comme le font encore certains historiens, en parlant des rapports entre l'Eglise orthodoxe et l'Empire byzantin, que le césaropapisme était, à Byzance, un principe officiellement accepté. Bien au contraire, et il me suffit de citer à l'appui de mes affirmations l'excellent ouvrage que Hélène Ahrweiler a consacré à l'idéologie politique byzantine, l'Eglise orthodoxe a toujours été jalouse de son

indépendance par rapport à l'Empire, auquel elle s'est souvent opposée sur des questions théologiques ou morales relevant de sa compétence, ayant à subir, plus d'une fois, les sévères conséquences de ses actes. L'Eglise orthodoxe a expressément dénoncé et vigoureusement combattu, le cas échéant, les tendances au césaropapisme de certains empereurs, tout en défendant, en revanche, le principe de la symphonie, c'est à dire de l'accord entre le pouvoir impérial et le pouvoir ecclésiastique, qui est, lui, la clef de voûte de l'idéologie politique byzantine. Les moines de l'Athos plus que les Patriarches de Constantinople, ceux-ci naturellement plus politiques, constituaient à Byzance une force redoutable dont la coopération était indispensable pour la stabilité de l'Etat. Certes, à la différence de l'Eglise catholique romaine, l'Eglise orthodoxe ne s'est jamais donné la structure d'un Etat à l'intérieur de l'Etat ou par-dessus les Etats, restant ce qu'on appelle une Eglise de la prière, à des fins spirituelles. Mais elle a toujours joui d'une autorité qui la rendait capable d'assumer des responsabilités politiques. Ce sont les moines stoudites qui ont eu un rôle décisif dans la victoire finale de l'iconodulie et ce sont les moines athonites qui ont mis en échec les tentatives d'union des Eglises promues par les derniers Paléologues. Quant à cette soumission de l'Eglise orthodoxe aux Etats modernes, y compris aux Etats communistes, dont les historiens et les anthropologues se déclarant eux-mêmes libres penseurs font tant de cas, elle n'est pas un vestige de la civilisation byzantine, mais au contraire le fruit des réformes entreprises, dans l'esprit de la philosophie des Lumières et du despotisme éclairé, par une autorité séculière qui se réclamait d'elle. Dans les Principautés Roumaines un rôle très grand a été joué, dans ce processus, par le modèle russe, aux origines pétriniennes, imposé par l'administration du général Kisseleff, tandis qu'en Grèce le statut de l'Eglise fut formé, dans un esprit protestant, par le fameux ministre ottonien Maurer. La réforme du statut de l'Eglise dans les Etats de l'Europe de l'Est, conçue un peu à la hâte et appliquée de manière parfois brutale, a provoqué des réactions et a entraîné un état de frustration qui a été exploité, des décennies plus tard, par les mouvements d'extrême droite. On a beau jeu de parler, dirais-je enfin, du *phylétisme* de l'Eglise orthodoxe, l'accusant d'avoir sacrifié la catholicité du christianisme au particularisme national. Il est vrai que l'Eglise orthodoxe, en l'occurrence la Patriarchie œcuménique constantinopolitaine, a favorisé plus que ne l'a fait l'Eglise romaine, la formation d'Eglises nationales, admettant de bonne heure l'usage des langues nationales vivantes dans le culte et concédant avec largesse le privilège de l'autocéphalie. Cette politique lui a été, néanmoins, dictée, presque toujours, par la conjoncture historique plutôt que par son penchant pour le nationalisme. Elle a été d'une extrême intransigeance sur

les dogmes de l'orthodoxie et très soucieuse de maintenir une certaine hiérarchie, byzantine, des autorités ecclésiastiques, qui était d'ailleurs calquée sur celle, politique, de l'Empire. A l'âge moderne, dans le monde orthodoxe de tradition byzantine de l'Est et du Sud-Est européen, le nationalisme s'est imposé de lui-même, aussi bien à l'Eglise orthodoxe qu'à la société laïque, comme partout en Europe, mettant parfois en danger, par les conflits violents qu'il a engendrés, l'unité même de la chrétienté orientale. Si l'Eglise orthodoxe eut la sagesse de s'adapter assez vite à l'évolution générale de l'humanité qui rendait inévitable le triomphe final du principe national, en revanche les résistances à cette évolution, au nom même de la catholicité grecque byzantine, ont été parfois assez importantes: la querelle provoquée par la création de l'exarchat bulgare, le différend suscité par l'expropriation des monastères dédiés au Mont Athos par la Roumanie, ainsi que la controverse sur l'autocéphalie de la métropole d'Athènes le prouvent largement. Ce n'est donc pas le byzantinisme, impérial et cosmopolite, qui est responsable du *phylétisme*, s'il en fut, des Eglises orthodoxes, mais le nationalisme moderne lui-même. Serait-il encore besoin de rappeler que l'Eglise romaine, tellement intransigeante sur la catholicité du christianisme et tellement centralisée, n'a pas réussi, elle non plus, à empêcher la fragmentation nationale de la chrétienté occidentale, le schisme anglicain et la prolifération des sectes protestantes?

Je ne saurais m'attarder ici sur le sort de l'idée byzantine en Russie, où elle a joué tout d'abord le rôle d'un facteur d'unification et d'europanisation, tel que les études de Jean Meyendorff et de Dimitri Obolensky le démontrent avec force arguments, pour être ensuite appelée à légitimer la formidable expansion de l'Empire des Romanov, et passablement faussée à cette fin. Toutefois je voudrais faire remarquer que la manière dont certains de nos contemporains entendent s'engager dans le débat sur la place et le rôle de Byzance et de sa civilisation dans l'histoire de l'Europe donne parfois l'impression qu'ils préfèrent l'entamer dans les termes et à partir des positions adoptées par les représentants de l'intelligentsia russe du XIX^e et du début du XX^e siècle, divisée, celle-ci, en «zapadniki», adeptes de la civilisation européenne occidentale et «slavophiles» byzantinisants à leur façon, c'est à dire dans l'esprit des aspirations impériales russes à la succession byzantine. Les intellectuels des pays orthodoxes de l'Est devraient éviter le piège caché par cette manière de poser le problème du caractère byzantin ou non de leur civilisation. Ils courent autrement le risque de se trouver enfermés dans un dilemme, celui d'où voulaient sortir, par des voies divergentes, leurs confrères russes, «zapadniki» et «slavophiles», un dilemme spécifique au monde russe, mais totalement

étranger aux autres peuples de la chrétienté orientale. Il n'est point besoin de russifier de la sorte l'Europe de l'Est et du Sud-Est.

Le caractère byzantin des cultures et des peuples du Sud-Est européen, souvenir historique plutôt que fatalité génétique, ne saurait être réellement compris que par des études minutieuses et appliquées, solidement documentées, dénuées de tout préjugé favorable ou hostile à Byzance. J'ose affirmer qu'il y a autant de byzantinismes sud-est européens qu'il y a eu de notions orthodoxes ayant adopté — adapté aux circonstances de leur vie historique et développé chacune à sa manière — le modèle byzantin de civilisation. Facteur d'unité du monde orthodoxe qu'il a dominé et façonné sur sa forme, Byzance fut aussi un ferment d'originalité nationale dans le Sud-Est européen. C'est ce que prouve le cas de Roumains, l'histoire de leur rapports avec Byzance et le byzantinisme, dont je tâcherai de donner ici une esquisse sommaire.

Les ancêtres des Roumains et des Byzantins, les citoyens latinophones et hellénophones de l'Empire romain chrétien, ne constituaient qu'un seul corps politique et vivaient en communion de foi et de culture. Ce sont surtout l'invasion et l'établissement des Slaves, puis des Bulgares, dans la Péninsule balkanique, ainsi que l'apparition d'un Empire bulgare chrétien de culture slave, au nord des Balkans, qui ont achevé de séparer la romanité carpatho-balkanique de l'Empire constantinopolitain, resté exclusivement hellénique. Lorsqu'ils rétablissent leurs contacts directs, au X^e siècle, après la chute du premier Etat bulgare, Roumains et Byzantins le font comme des étrangers qui se contestent réciproquement l'origine romaine dont les uns et les autres se vantent également. Pour les Byzantins, les Roumains ne sont que des Vlaques, des barbares, tandis que pour les Roumains, les Byzantins ne sont pas les Romains qu'ils se prétendent, mais tout simplement des Grecs.

Exclus, pour ainsi dire, de l'Empire et „barbarisés» aux yeux des Byzantins, les Roumains appartiennent pourtant au monde byzantin au même titre que les Slaves balkaniques, par la religion et la culture. Dans des circonstances qui restent encore mal éclaircies, par le truchement des Serbes et des Bulgares, ils ont adopté et adapté à leur besoin de développement politique et culturel le modèle byzantin de civilisation dans sa variante sud-slave. La reprise des relations directes avec Byzance ouvrira, plus tard, une voie nouvelle à son influence directe sur les Roumains et les résultats de cette influence civilisatrice seront, certes, d'une meilleure qualité. La portée du rapprochement byzantino-roumain de la seconde moitié du XIV^e siècle est immense. La Valachie et la Moldavie, les deux principautés roumaines, vassales jusqu'alors du royaume de Hongrie, se rangent du côté de Byzance dans la grande confrontation qui prend à cette époque une forme aiguë entre l'Occident catholique et l'Orient

orthodoxe; elles obtiennent de la part de celui-ci la confirmation de leur indépendance politique par l'élévation de leurs Eglises au rang métropolitain et par la reconnaissance de l'autocratie de leurs princes. Ce chapitre de l'histoire roumaine, aujourd'hui admirablement éclairci par les études de Șerban Papacostea, explique l'attachement définitif des Roumains à l'Eglise orthodoxe et à la civilisation byzantine. Ce qui a poussé les Roumains à embrasser le byzantinisme, c'est la détermination avec laquelle les Hongrois avaient tâché d'incorporer dans le royaume, au temps des Anjou, les pays roumains et de les convertir à la foi catholique romaine.

Après la chute de Byzance et des royaumes d'allure impériale des Bulgares et des Serbes, mais avant l'entrée dans la politique mondiale de la Russie en tant qu'héritière déclarée de Byzance, les pays roumains deviendront la base de regroupement des forces chrétiennes et les puissances protectrices de l'Eglise orthodoxe captive. Jouissant d'une certaine autonomie par rapport à l'Empire ottoman, les princes roumains font figure de véritables «basileis» qui soutiennent par leurs largesses et qui encouragent de toutes leurs forces l'éclosion de la vie spirituelle et de la culture de toute la chrétienté orientale, depuis la Mer Adriatique jusqu'à la Mer Caspienne. Cette «Byzance après Byzance» roumaine a eu son âge d'or au XVII^e siècle, lorsqu'on assiste aussi à l'épanouissement sans précédent de la littérature nationale et de l'art. Les princes roumains héritent des Empereurs de Byzance de leurs seules fonctions de défenseurs de la foi orthodoxe et de protecteurs de la vie culturelle et spirituelle. Il y a eu pourtant un moment impérial roumain sur le plan politique aussi. Prétendu successeur des Cantacuzène byzantins, ce qui s'avère de plus en plus probable, le prince Șerban Cantacuzène eut l'audace de former des projets de restauration de l'Empire chrétien à Constantinople et tenta de les réaliser à l'aide de l'Occident chrétien et par la coalition des Chrétiens balkaniques, dont il devait diriger l'insurrection anti-ottomane.

Avec le durcissement de la domination ottomane au XVIII^e siècle les Roumains connaissent une nouvelle forme du soi-disant byzantinisme d'après Byzance, celle qu'imaginèrent les Phanariotes et qui repose, en principe, sur l'étrange alliance de l'Eglise orthodoxe — la Patriarchie œcuménique en tête — des archontes grecs et de l'Empire ottoman. Fragile par l'hétérogénéité de ses fondements, cette alliance a duré toutefois plus d'un siècle au détriment des pays roumains qui subirent une sévère limitation de leur autonomie et même des amputations territoriales, par la perte de la Bessarabie et de la Bucovine. Ce nouveau byzantinisme gréco-turc sera attaqué autant du côté des forces conservatrices de la société roumaine — les boyards roumains dont les positions

avaient été affaiblies par ce qu'on appelle l'accapuration grecque, la montée des hommes nouveaux, pour la plupart Grecs constantinopolitains — que du côté des forces révolutionnaires: la bourgeoisie nationale en formation va puiser son idéologie dans l'Occident des Lumières et, ensuite, dans la littérature révolutionnaire française. Même du côté grec le phanariotisme sera répudié par les représentants de l'esprit moderne et révolutionnaire qui rêvent pourtant, avec le fameux Rhigas, d'une Byzance laïcisée, capable d'harmoniser les intérêts et les droits de tous les peuples du Sud-Est européen, les Turcs y compris et à concilier le legs du passé et de la tradition avec les exigences de la raison et de la démocratie. De cette confrontation idéologique Byzance sera la grande vaincue. Pour ce qui est des Roumains, l'étape moderne de leur histoire commence, dans le domaine de la culture, par la répudiation du byzantinisme au nom du progrès, de la démocratie et de l'esprit national.

Pour l'intellectuel roumain, le byzantinisme, tellement impliqué dans l'histoire nationale, sera donc toujours non seulement un objet de la recherche scientifique, mais aussi une source de problèmes de conscience. Cela explique la tournure passionnelle que prend parfois le débat sur les problèmes d'histoire et de la culture byzantine en Roumanie. Un coup d'œil sur le développement de l'image de Byzance dans la conscience historique des Roumains ne sera donc pas inutile. Au XVIII^e siècle, le prince Dimitrie Cantemir n'est pas seulement un profond connaisseur et un subtil interprète des textes byzantins concernant l'histoire des Roumains. Il est aussi l'apologiste de l'Empire orthodoxe et s'évertue à fonder la légitimité et l'indépendance de la monarchie roumaine sur une légendaire collation byzantine du titre despotal à Alexandre le Bon, au début du XV^e siècle, mythe politique démonté par les recherches d'Alexandru Elian. Les historiens appartenant à l'École transylvaine, Samuil Micu, Petru Maior, Gheorghe Șincai, ont eu une meilleure connaissance des sources byzantines de l'histoire roumaine, mais leur jugement sur l'Empire constantinopolitain était plutôt sévère. Leur attitude envers Byzance est inspirée autant par des raisons d'ordre confessionnel — ils sont gréco-catholiques — que par leur adhésion à l'Aufklärung autrichienne. Mais c'est surtout leur conception puriste, et par là même excessive, de la romanité des Roumains, qui les conduit à une appréciation négative du rôle de Byzance dans l'histoire roumaine. Ils vont jusqu'à parler d'une usurpation grecque de l'Empire des ancêtres latins des Romains! Dominé par l'esprit national et démocratique, la génération romantique de 1848 aura peu de compréhension et même d'intérêt pour Byzance. Ce n'est que la nouvelle école historiographique roumaine, critique dans sa méthode et universaliste par sa conception de l'histoire, qui, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, assumera la tâche de redécouvrir et de rééva-

luer, Byzance et son influence sur la vie politique et culturelle des Roumains. Ce renouvellement de la conscience historique des Roumains, non sans rapport avec le renouveau des études byzantines en Occident et surtout à Munich, avec Karl Krumbacher, fut, en Roumanie, l'œuvre de Nicolae Iorga. Dans son sillage, des générations de Roumains ont fait progresser les études byzantines dans l'esprit de la science historique européenne. Quant aux tentatives d'imposer un véritable culte du byzantinisme, entreprises dans les années '30 par les représentants des mouvements d'extrême droite, déjà cités, toutes significatives qu'elles soient pour l'évolution de l'esprit public à l'époque, elles restent pourtant marginales et peu représentatives pour le développement général de la culture roumaine.

En guise de conclusion à ces pages où je me suis employé à présenter de manière succincte et, sans doute, incomplète, les résultats de mes recherches et réflexions sur le problème du byzantinisme des pays de l'Est en tant qu'éventuel obstacle à l'intégration européenne, je dirai donc que ni l'antinomie qu'on s'est évertuée à créer entre la civilisation byzantine et la civilisation européenne occidentale, ni un héritage byzantin accablant et fatal dont on exagère parfois le poids et l'impact sur ces pays ne peuvent justifier les réticences de l'Occident quant à l'extension de l'Union Européenne vers l'Est. Seules les séquelles du totalitarisme communiste peuvent retarder ce processus.